

indiscrétion du dehors, est à demi éclairé par une lampe fumeuse suspendue au centre de la voûte.

Autour d'une grande table dont les bords sont creusés en rigole, on distingue à peine des ombres penchées, dans l'attitude de personnes qui attendent : mais pas une voix ne trouble le silence sépulcral de cette tombe de vivants !...

Abraham dépose son fardeau aux pieds d'une des ombres en lui disant :

—Voilà, Rabbi ; j'espère que tu seras content et que Jéhovah nous donnera les biens et les jouissances de la terre !

Celui auquel il s'était adressé avait ouvert déjà le sac : il en sortit un enfant d'une beauté, d'une douceur à attendrir les animaux les plus féroces ! Le soporifique que lui avait administré Abraham finissait ses effets ; l'enfant s'éveillait, étonné de se trouver en pareil lieu.

On le dépouilla de ses riches vêtements ; on le garotta pour qu'il ne pût faire aucun mouvement. Et le chef de la bande—pourrait-on donner un autre nom à ces infâmes ?—commença le supplice long et raffiné, consistant à faire sortir, petit à petit, tout le sang et toute la vie du corps de ce petit ange !...

* *

Les récentes atrocités commises de la sorte en Turquie, en Autriche-Hongrie, et tout dernièrement en Prusse, disent assez que ceci n'est point un conte fait à plaisir !

* *

Et lui, pauvre enfant ! pleurait en demandant sa mère !... Dans ses sanglots, allant s'affaiblissant, il disait :

—Petit Jésus... convertis... grand-père !... Petit... Jésus... bénis... papa !... bénis... maman !... bénis...

Il acheva dans le sein même du petit Jésus, qu'il avait tant aimé !...

* *

Déborah, fidèle à ses habitudes de piété et sans souci pour son fils qu'elle savait confié à des domestiques éprouvés, achevait la visite des églises, et rentrait chez elle l'âme pénétrée des pensées douloureuses qu'éveillent les touchantes cérémonies du Vendredi-Saint.

Son premier soin fut de courir vers son fils.

L'enfant n'est point là ; Déborah se souvient qu'elle a donné ordre de le promener.

Cependant, il devrait être rentré ?...

Elle sonne un domestique, le questionne ; mais à l'office, on n'a point revu jusqu'ici la bonne conduisant l'enfant...

Le jour décline, la mère s'inquiète !

Son mari, qui vient de rentrer, cherche à la rassurer, quand lui-même à la mort dans l'âme. Il dépêche ses serviteurs dans toutes les directions ; il sort lui-même à chaque instant... et toujours, rentre seul !...

Les serviteurs reviennent tour à tour ; les derniers amènent la bonne qu'ils ont trouvée assoupie sur un banc public. A peine peut-on lui arracher quelques mots : elle semble hébétée et ne se souvient de rien !
Pauvre Déborah !... elle se tord les bras, son désespoir fait peur et pitié !...

Un médecin, mandé par le père à tout événement, croit reconnaître chez la suivante des symptômes d'empoisonnement : il lui administre un remède énergique, et bientôt, cette fille revenue à elle, peut dire ce qui lui est arrivé : Tandis qu'elle veillait à l'enfant jouant à ses pieds, un inconnu s'est approché... lui a parlé... lui a offert un bonbon...

C'est tout ce qu'elle sait !...

Quelle terrible nuit pour Déborah !...

* *

Le bruit de cette disparition, les circonstances mystérieuses qui l'accompagnaient, s'étaient répandus dans l'antique cité, où Déborah et son mari ne comptaient que des amis. Mais personne ne parvenait à comprendre le but ou le motif de ce rapt d'enfant.

Vers le milieu du jour du Samedi-Saint, quelqu'un rapporta un objet trouvé hors les murs : Déborah elle-même, toujours aux aguets, reçut cette personne.

A peine eut-elle vu ce qu'on lui rapportait qu'elle s'écria :

—La ceinture de mon fils bien aimé !...

Et, la déroulant, elle y voit—horreur !...—des gouttes de sang !...

Elle se rappelle la coutume barbare des Juifs !... une douleur sauvage s'empare de la pauvre mère... avant que personne eût pu s'y opposer, elle s'était élancée !...

* *

La justice n'était point restée inactive durant ces heures : grâce à certaines circonstances fortuites, aux racontars des soldats de garde à la porte par où Abraham portant son fardeau, et, bien avant lui, se succédant d'intervalle en intervalle, plusieurs autres Juifs étaient passés, le Magistrat (*) avait résolu, de commun accord, de faire arrêter tous les Juifs de Trèves.

Les juges avaient commencé leur redoutable interrogatoire, quand la porte s'ouvrant violemment, une jeune femme échevelée—image véritable du désespoir !—se précipite aux pieds des juges en s'écriant et montrant la petite ceinture d'enfant :

—Justice, Seigneurs juges ! Il m'ont tué mon fils !...

Du groupe des juifs partaient, dès le premier mot, ces autres paroles :

—Déborah !... ma fille !...

On les emporta évanouis tous deux : la justice des hommes laissa, pour celui-là, agir la justice de Dieu !

* *

On transporta Abraham chez lui ; et, avec une garde-malade, on lui donna une garde militaire permanente, afin qu'il ne pût s'échapper.

Il n'y songeait guère !... Une fièvre intense se déclara : son délire était effrayant !...

Enfin, il parut revenir à lui. La fièvre le quitta : mais les médecins ne pouvaient comprendre que le délire persistât, la fièvre étant disparue.

En effet : le vieillard, exténué par la maladie et la fatigue, paraissait-il s'assoupir ?—Il entendait une petite voix d'argent criant :

—Grand-père !... grand-père !...

Il se retournait sur sa couche et voyait, là, tout près de lui, sur le lit même, un petit cadavre dont le sang coulait encore goutte à goutte, et le petit cadavre disait :

—Grand-père, pourquoi m'as-tu livré ?...

Epouvanté, le vieillard criait, hurlait, suppliant ou d'enlever ce cadavre, ou de le changer lui-même de lit.

On le transporta dans une autre chambre, sur un autre lit. Il espérait pouvoir reposer, quand la petite voix d'argent, derrière lui, là, dans la ruelle du lit, dit d'un ton plaintif :

—Grand-père !... grand-père !...

Et, se retournant, Abraham voyait encore, voyait toujours le petit cadavre dégouttant de sang, l'entendait :

—Grand-père ! pourquoi m'as-tu livré ?...

Sa raison y sombra ! La justice des hommes laissa faire la justice de Dieu et retira sa garde armée ; le fou ne s'échapperait point !...

* *

Rappelée à la vie par les tendres soins de son mari et l'intelligence de son docteur, Déborah laissa également sa raison suivre son fils bien aimé.

Tout le jour, elle berçait, en chantant doucement, un berceau vide, sur lequel elle arrangeait tous les petits vêtements de son adoré. Son mari venait-il la chercher pour l'arracher à cette besogne ? Elle mettait, en souriant, un doigt sur la bouche, lui disant :

—Ne fais pas de bruit, il dort !...

Mais Dieu eut pitié de la pauvre mère, et il lui envoya son fils lui rendre la raison.

Quelques chroniqueurs veulent prétendre que Dieu lui donna un second fils, et lui rendit en même temps la raison : mais ne les croyez pas ! Ce fut bien son cher petit Martyr qui lui apparut, rayonnant de gloire au

(*) Magistrat s'employait, anciennement, pour l'ensemble des juges d'une cité.

ciel, comme il est comblé d'honneurs sur la terre : car son culte fut permis à Trèves, qui eut ainsi un martyr en pleine époque de civilisation chrétienne, au XVI^e siècle.

De nombreux miracles obtenus sur sa petite tombe prouvèrent que son culte est agréable à Dieu.

Les annales judiciaires de Trèves de cette époque, rapportent le procès fameux qui se termina par la condamnation à mort de soixante-trois juifs, convaincus d'avoir trempé leurs mains dans le sang du doux agneau. La population les eût écharpés, tant les esprits étaient surexcités : d'autres crimes d'ailleurs furent dévoilés, qui nécessitèrent cette rigoureuse expiation.

* *

Déborah, ayant recouvré la raison, obtint sans aucune peine du Magistrat de la ville de pouvoir prendre son vieux père chez elle. Bien qu'il fût insensé, elle se mit à lui enseigner, avec la patience d'un mère pour son enfant, les vérités de la Religion.

Parfois, il lui semblait voir un éclair d'intelligence dans ces yeux atones : c'était quand elle parlait du Divin Crucifié.

Depuis lors, ce malheureux ne se plaignait plus de la petite voix d'argent criant :

—Grand-père !... grand-père !...

Il ne l'entendait plus non plus lui disant :

—Grand-père ! pourquoi m'as-tu livré ?

* *

Et un jour, Déborah le prit par la main, le conduisit dans la chambre au berceau.

Lui montrant la couchette vide, elle dit :

—C'est ici que dormait mon fils !...

Elle pleura, mère inconsolable !...

Mais lui, rampant sur ses genoux, les yeux hagards, terrifié devant le petit cadavre tout sanglant qu'il voit :

—Pardon !... Pardon !... Mon Dieu !... je crois !...

Il change d'aspect : la terreur fait place à une sorte de béatitude.

Déborah, suivant son regard, jette les yeux dans le berceau... et voit son beau petit Zéphyrin tout souriant, blanc et rose, comme au jour précédant sa disparition !...

La petite voix d'argent résonna pure, suave, mélodieuse, disant :

—Grand-père, je t'attends !...

* *

Un prêtre, appelé en toute hâte, baptisa le vieux juif ; et l'on vit le petit chérubin rose et blanc recueillir l'âme de son grand-père—de son bourreau !—et la porter purifiée aux pieds de l'Éternel !...

* *

Le petit berceau demeura vide.

Jimm Picard

PROVERBES RUSSES

Chaque famille a son bossu.

Les mains blanches aiment le travail d'autrui.

Le bonheur sans esprit est une besace trouée, qui perd tout ce que l'on y met.

Le bonheur vous donne de l'esprit, le malheur vous enlève le peu d'esprit qui vous reste.

Le morceau de pain reproché s'arrête dans le gosier.

Mourir tout de suite, c'est effrayant ; mourir un jour, ce n'est rien.